Revue de presse

Huit heures ne font pas un jour
de Rainer Werner Fassbinder
mise en scène Julie Deliquet

théâtre(s)
LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

HUIT HEURES NE FONT PAS UN JOUR

MIS EN SCÈNE PAR **JULIE DELIQUET**

HIVER 2021

Julie Deliquet a créé *Huit heures ne font pas un jour*, cet automne au Théâtre Gérard Philipe (TGP) de Saint-Denis (93). Elle reprend la fiction ouvrière développée par le réalisateur Rainer Werner Fassbinder dans sa série.

La pièce

Diffusée à la télévision allemande en 1972, *Huit heures ne font pas un iour* se plonge du côté de la lutte d'une famille ouest allemande, les Kryger Epp, engagée dans les utopies ouvriéristes des années 1970.
Julie Deliquet place au centre du récit ce mouvement ouvrier, et la vie familiale des différents personnages. Résolument optimiste et moderne, elle pose des thèses fortes, notamment sur les droits des femmes.

À lire

Huit heures ne font pas un jour, Rainer Werner Fassbinder, traduction Laurent Muhleisen, L'Arche éditeur,
304 pages, 19,50 €

UN CHOIX À L'INSTINCT

« J'ai découvert *Huit heures ne font pas un jour* par Claire Stavaux, éditrice de L'Arche éditeur. L'Arche travaillait à sa traduction et proposait de l'éditer en théâtre s'il y avait une mise en scène. J'ai ensuite vu la série et j'ai décidé de la monter. Cela s'est fait à l'instinct. J'aime choisir mes projets de cette manière, en sautant dans le vide afin de voir ce que l'œuvre peut m'apporter plus tard plutôt qu'en m'engageant dans un projet que j'aurais chevillé au corps. »

ADAPTER LA SÉRIE TÉLÉ AU THÉÂTRE

« La série se passe dans un espace temps très court. L'un des objectifs étaie de trouver comment fusionner des scènes par le biais de plans séquences. L'autre défi qu'elle présentait était de compter de nombreux personnages et beaucoup de scènes d'extérieur. Avec l'équipe, nous avons travaillé avec des post-it de différentes couleurs selon les personnages et les thématiques et on essayait de voir comment casser les lignes et former des ensembles. Nous nous sommes plongés à fond dans cette adaptation, pendant six mois. C'était un travail en profondeur car *Huit heures ne font pas un jour* forme un ensemble de cinq longs métrages de 1h40 et cette «masse» devait devenir tout aussi légère au théâtre que si l'on regardait une série. »

MÊLER LES GÉNÉRATIONS

«Les comédiens qui interprètent les ouvriers sont les comédiens du collectif. Je tenais aussi à intégrer des comédiens d'autres générations. Il y a dans le spectacle de jeunes comédiens de la promotion de l'école de la Comédie de Saint-Étienne dont je suis la marraine. Et bien sûr il y a aussi Évelyne Didi, qui joue Mamie, et Christian Drillaud, qui interprète le personnage de Gregor et qui ont connu les années 1970, au Théâtre national de Strasbourg, c'est-à-dire à la frontière franco-allemande et en plein dans cette période où émergeaient de nouvelles utopies dans le travail. Je voulais qu'apparaisse un lien intergénérationnel de solidarité et non de lutte, comme j'ai pu le faire sur d'autres spectacles. Pour moi, cela symbolisait aussi une reprise solidaire de notre métier. »

Pascal Victor

LE JEU AU CŒUR DU DISPOSITIF

« Cette œuvre parle des premières fois. Je voulais que cela se sente aussi dans le jeu, pour les acteurs qui ont ou non l'habitude de travailler avec moi; qu'ils jouent leur premier spectacle professionnel ou pas. Chaque jour, j'arrivais en répétition avec un texte, un espace dans la scénographie, une création lumière ou des costumes d'emprunt et nous faisions une expérience autour de la dramaturgie. C'est une pièce qui parle du travail et je souhaitais que les acteurs se sentent aussi les «ouvriers » de cette dramaturgie. Le côté expérimental développé en répétitions a fait qu'ils sont aussi devenus une équipe de travailleurs. Nous avons fait très peu de filages pour garder un aspect très neuf à cette pièce tout en insistant sur la nécessaire grande attention portée aux autres. Nous avons créé en pleine période de Covid-19 et nous avons beaucoup investi cous les espaces du TGP. C'est un spectacle sur le travail, encore une fois, et nous avons beaucoup improvisé avec les équipes permanentes du théâtre, avec les lieux et le territoire de la ville de Saint-Denis, où des gens viennent de parcours en Europe et d'ailleurs, pour travailler. »

SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES AU SERVICE DES ACTEURS

« La scénographie du spectacle devait rester une page blanche de laquelle l'humain peut se détacher. Les personnages évoluent à travers un décor modulable au sens parfois très clair et à d'autres moments beaucoup plus abstraie. Il fallait que les personnages y inventent des éléments qui puissent les servir.
De la même manière que pour la scénographie, il fallait limiter l'effet des costumes. Nous les avons imaginés, avec Julie Scobelczine (costumière, NDLR), pour être situés dans une époque, les années 1970, tout en se rapportant à une création d'aujourd'hui. Nous avons beaucoup parlé de mue pour aborder la manière donc les acteurs passent de l'habillage au déshabillage pour aller d'un personnage à l'autre. Nous avons été vers des vêtements qui tendent vers l'essentiel. Nous avons fait beaucoup d'essais et nous sommes à chaque fois revenus vers des tenues plus épurées pour être au plus juste. Les costumes devaient comme le reste être au service de la pièce; dès que l'on avait l'impression qu'ils passaient devant, cela ne fonctionnait pas. L'effet de nombre de la distribution confronté à l'esthétique des années 1970 nous ont obligés à une certaine discrétion du costume pour que le spectateur n'ait pas la sensation que l'on était dans le «trop».»

Tiphaine Le Roy

maze

Théâtre - *Huit heures ne font pas un jour* : Julie Deliquet dans les pas de Rainer Werner Fassbinder

Publié le 9 octobre 2021

© Pascal Victor

Après Bergman, c'est à un autre grand nom du cinéma que Julie Deliquet adapte au théâtre : Rainer Werner Fassbinder. Avec *Huit heures ne font pas un jour*, la metteuse en scène livre un beau spectacle, à la fois drôle, social et politique.

Julie Deliquet ne doit pas être de ces personnes qui dédaignent les séries télévisées, y compris les plus vintage. Après *Fanny et Alexandre* d'Ingmar Bergman adapté à la Comédie-Française en 2019, elle met en scène *Huit heures ne font pas un jour* de Fassbinder au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis dont elle est la directrice depuis mars 2020.

SPECTACLE POLITIQUE

Si les sujets sociaux n'étaient évidemment pas absents de ses spectacles précédents, c'est la première fois que Julie Deliquet s'attaque à des questions frontalement politiques. Lutte des classes, syndicalisme, féminisme et immigration sont au cœur de la série de Fassbinder. Comme le réalisateur, Deliquet place ses personnages dans l'Allemagne de l'ouest des années 1970. Le parti communiste est interdit, on est censés y être plus heureux et épanouis qu'à l'Est. Pourtant, les conflits déchirent cette société très segmentée et profondément violente. Le mépris de classe gangrène les relations, les ouvriers sont trop peu payés et maltraités par leur patronat, leurs enfants ont rarement la chance de sortir de leur condition d'origine, les femmes sont battues…

LE REPAS

Sans rien éluder de cette dureté, Julie Deliquet parvient toutefois à livrer un spectacle plein d'énergie et quasiment solaire. Une prouesse que l'on doit tant à son talent de metteuse en scène qu'aux acteurs qu'elle réunit. Sur le plateau, un savant mélange d'acteurs confirmés (Évelyne Didi, Olivier Faliez notamment) et de jeunes diplômés de la Comédie de Saint-Étienne où Deliquet est intervenue ces dernières années (Brahim Koutari, Mikaël Treguer). Aucun ne passe vraiment pour un allemand moyen de l'époque mais, qu'importe, on s'attache à leur sort. On veut les voir réaliser leurs rêves et gagner leurs combats. La pièce est particulièrement réussie dans sa deuxième partie, une longue scène de repas. C'est quasiment un passage obligé des spectacles de Deliquet : réunir tous les personnages autour d'une table et offrir un grand moment de théâtre. Dans *Huit heures ne font pas un jour*, la magie opère particulièrement bien. On a envie de trinquer et débattre avec eux et, à la fin, on regrette franchement que la fête se finisse et qu'il faille éteindre la lumière…

Chloë Braz-Vieira

Le Monde

Théâtre : Julie Deliquet orchestre une subversion joyeuse dans un atelier

Avec *Huit heures ne font pas un jour*, au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, la metteuse en scène signe une adaptation enlevée du feuilleton télévisé sur le monde ouvrier de Rainer Werner Fassbinder.

Publié le 9 octobre 2021

La troupe de *Huit heures ne font pas un jour* , d'après Rainer Werner Fassbinder, mis enscène par Julie Deliquet, au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis. PASCAL VICTOR/ARTCOMPRESS

Un spectacle sur la vie ouvrière, optimiste et joyeux, baigné par l'énergie galvanisante de la débrouille et du sens du collectif ? On prend ! Et on salue la belle idée qu'a eue Julie Deliquet, la nouvelle directrice du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), d'adapter au théâtre *Huit heures ne font pas un jour,* le formidable feuilleton télévisé réalisé par Rainer Werner Fassbinder en 1972. La soirée qu'elle présente, en compagnie de ses excellents comédiens, fait crépiter une étincelle d'utopie bienvenue, dans notre monde courbaturé par bien des maux, et pas seulement par le Covid-19.

En 1971, quand la chaîne de télévision allemande WDR lui propose de réaliser une série familiale, diffusée à des heures de grande écoute, Fassbinder a 26 ans. Il a déjà écrit treize pièces de théâtre, réalisé huit films, signé nombre de mises en scène de ses propres pièces ou d'autres auteurs. La commande de la WDR l'intéresse parce qu'elle lui permet d'investir et de subvertir un genre populaire, d'y apposer sa patte. *Huit heures ne font pas un jour* ne ressemble à rien d'autre, dans sa manière d'aborder le réel à rebours du naturalisme en vigueur à la télévision et d'inventer une forme d'artifice, entre conte et distanciation brechtienne. C'est aussi l'œuvre la plus optimiste de Fassbinder, qui laisse libre cours, de manière inédite chez lui, à la fraîcheur et à l'espoir.

Les comédiens sont ici d'un engagement, d'une fraîcheur et d'une présence qui vous embarquent et ne vous lâchent plus

Le cinéaste allemand a surtout inventé là une merveilleuse galerie de personnages, tous plus vivants et attachants les uns que les autres, qui font le prix de cette fresque située à l'exacte intersection de l'intime et du collectif. Le cœur en est une famille ouvrière de Cologne, les Krüger-Epp, que l'on découvre alors qu'elle fête l'anniversaire de son inénarrable grand-mère, Luise, dite Mamie. Lorsqu'il ressort acheter quelques bouteilles de mousseux au distributeur de la gare, Jochen, son petit-fils, rencontre Marion, et c'est le début d'une grande histoire d'amour, autour de laquelle tourne toute l'œuvre.

PUGNACITÉ ET SOLIDARITÉ

Jochen est ouvrier dans une usine d'outillage, il est beau gosse, beau parleur ; Marion travaille au service des petites annonces du journal local, c'est une jeune femme libre, indépendante. Quant à Mamie, monument d'impertinence et de vivacité, armée d'une philosophie solide -*« in schnaps veritas »* -, elle semble apte à résoudre tous les problèmes. Combat ouvrier pour plus d'autonomie, émancipation féminine, dignité du troisième âge, droits de l'enfant... Fassbinder fait le pari d'une lutte heureuse, trempée dans la pugnacité et la solidarité.

Julie Deliquet s'empare de ce matériau exceptionnel avec le talent qui est le sien - c'en est un - pour rendre tout cela simple et vivant, ancré dans le présent du théâtre, fortement incarné. Elle ramène les cinq épisodes de la série à un spectacle de trois heures, et pourtant tout est là,le romanesque et le réel, le social et l'intime, cousus au petit point.

La metteuse en scène fait le pari d'un espace unique, vaste atelier vintage décoré avec son superbe sens de la récup, un décor qui est avant tout un espace à jouer, et qui se transforme en un clin d'œil en salle de banquet pour un mariage.

Dans ce théâtre à nu, où la peau du réel n'a pas le recours, pour s'habiller, de l'image telle que pouvait la travailler un cinéaste comme Fassbinder, les comédiens sont en première ligne. Et ils sont ici d'un engagement, d'une fraîcheur et d'une présence qui vous embarquent et ne vous lâchent plus, déployant un jeu certes réaliste, dans leurs costumes furieusement *seventies*, mais teinté d'étrangeté et de merveilleux. Qu'il s'agisse d'Ambre Febvre, lumineuse Marion, ou de Mikaël Treguer, Jochen intense et séduisant. De Christian Drillaud, parfait en amoureux lunaire de Mamie, de Lina Alsayed, magnifique en épouse se tirant des griffes d'un mari violent, ou d'Éric Charon, en homme (pas si) ordinaire.
Mais celle qui règne sur le spectacle, comme sur l'histoire de Fassbinder, c'est Mamie, telle que la joue Évelyne Didi, en faisant souffler un irrésistible vent de folie douce sur la représentation. En elle s'incarne tout l'esprit primesautier de *Huit heures ne font pas un jour*, cette subversion joyeuse qui déjoue la lourdeur des destins écrits d'avance.
De le retrouver aujourd'hui, ce geste de Fassbinder consistant à montrer des prolétaires bien décidés à ne pas s'enfermer dans une position de victimes, mais devenant les acteurs de leur propre histoire, cela fait un bien fou. Comme une ivresse retrouvée, après des années de gueule de bois.

Fabienne Darge

LE JOURNAL DE 13H DU WEEK-END

Samedi 9 octobre 2021 par Frédéric Barreyre

Journal 13h00 du samedi 09 octobre 2021

21 minutes

ÉCOUTER

S'ABONNER

Libération

Théâtre : *Huit heures ne font pas un jour*, pièce de haute lutte

Publié le 8 octobre 2021

Le feuilleton allemand de Fassbinder, repris sur scène par Julie Deliquet, restitue avec bonheur les tribulations d'une dizaine d'ouvriers dans les années 70.

Sur scène, un banquet façon kermesse. (Pascal Victor/©Pascal VICTOR/ArtComPress)

La metteuse en scène Julie Deliquet, nommée à la tête du théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis pendant le premier confinement, aime les échanges transgénérationnels et le fourmillement des acteurs sur scène, tout ce qui permet au spectateur de régler lui-même sa propre focale sur tel personnage ou action parallèle. *Vania* d'après Tchekhov, *Fanny et Alexandre* d'après Bergman, *Un conte de Noël* tiré du film d'Arnaud Desplechin : autant de spectacles qui prouvent une aptitude rare à faire advenir la jubilation de l'instant présent sur un plateau de théâtre, comme en témoigne le nom de sa compagnie, In Vitro, fondée il y a une douzaine d'années. *Huit heures ne font pas un jour*, ce beau titre d'un feuilleton de Fassbinder - on ne disait pas série - commandé par la télévision allemande en 1971 au cinéaste de 27 ans qui avait déjà tourné huit longs métrages, ne fait pas exception.

Durant trois heures vingt, on suivra les tribulations d'une dizaine d'ouvriers et d'une famille, qui vont progressivement lever tous les freins qui entravent leur quotidien, trouver des solutions à leurs problèmes personnels perçus pour ce qu'ils sont : des questions politiques. Un exemple : Monika (lumineuse Lina Alsayed) veut travailler. Elle le dit sur tous les tons. Or l'absence de crèches et le fonctionnement de l'école allemande obligent les mères à rester à la maison sous peine d'être qualifiées de «mère corbeau». Au début des années 70, les revendications de ce personnage n'étaient pas si fréquemment problématisées dans les œuvres, pas plus qu'au sein de la société. De même le matraquage des hommes sur leur épouse que dénonce Monika frappée par son mari, était considéré jusqu'à peu comme une question intime relevant de la sphère domestique. Ici, Luise, la grand-mère, (fantastique Evelyne Didi), ne s'embarrasse pas de difficultés. Elle décide de squatter une bibliothèque municipale abandonnée, pour y installer une garderie sauvage.

CELLULE DE DÉGRISEMENT

Utopique ? Peu importe, car jusqu'à l'entracte, la frénésie de problèmes aussitôt posés, très vite résolus, provoque un optimisme ravageur, comme si toute la salle était shootée aux euphorisants. On a envie d'y croire. Suivre Luise quand elle veut fonder «une agence immobilière pour personnes âgées» même si sa famille est plus dubitative. Ne pas ciller quand le nouveau contremaître, recruté à l'extérieur de l'usine, est d'accord avec les ouvriers : son recrutement est lamentable, les patrons auraient été mieux inspirés de choisir l'un d'entre eux, et d'ailleurs, il va aider l'aspirant à se former aux mathématiques. Excepté le personnage de la grand-mère intempestive qui n'hésite pas à jeter son venin, ou celui de la tante Klara (irrésistible Hélène Viviès) qui n'apprécie ni les mésalliances ni les ouvriers, les relations interpersonnelles sont exceptionnellement non conflictuelle chez Fassbinder. Le cinéaste n'a tourné que cinq épisodes de son épopée acidulée - nettement plus dark, les trois derniers restés dans les tiroirs auraient sans doute colorisé différemment l'ensemble. Un geste subversif demeure : la télévision n'avait pas prévu que la saga familiale commandée aurait lieu dans une usine, à l'époque où la moitié des actifs allemands étaient ouvriers.

Lors de sa diffusion, le succès populaire fut total, et les critiques vinrent de la droite et de l'extrême gauche jugeant la fable désespérément peu réaliste. Durant la première partie, les ouvriers doivent néanmoins lutter pour que leur prime de rendement leur soit accordée. Que se passe-t-il, pour qu'après l'entracte, on ait eu le sentiment d'être placée dans une cellule de dégrisement, tandis que Julie Deliquet, Fassbinder, et la quinzaine d'acteurs sur le plateau continuaient leur montée en puissance fabuleuse ? Certes, il y a un banquet, façon kermesse, et le groupe investit l'atelier pour la transformer en salle des fêtes. Certes, Monika est bien isolée lorsqu'elle répète combien sa vie est insupportable, et que tante Klara la renvoie à son statut de prolétaire qui a épousé un cadre. Et certes, les ouvriers sont les premiers surpris de la simplicité avec laquelle ils obtiennent le droit de s'autogérer sans la moindre résistance de la part de la direction. «Franchement, nous pensions que nous allions devoir nous battre», expliquent-ils à la cheffe d'atelier (excellente Julie André) toute trépignante de perdre son autorité.

«DÉBROUILLE»

Le dénouement idyllique, sans casser d'œuf, ni l'ombre d'une lutte, frustre le spectateur d'une étape essentielle si bien que la pièce en devient, par un hasard du calendrier, le contrepoint de *7 Minutes*, le huis clos de Stefano Massini qui montre précisément un moment de bascule, la prise de décision collective de onze femmes en colère, spectacle que l'on peut encore découvrir au théâtre du Vieux-Colombier. Quelque chose chiffonne : pourquoi donc mettre sur scène la saga de Fassbinder aujourd'hui, quand nombre d'usines ont fermé ? Rencontrée dans un café après avoir vu la pièce, Julie Deliquet défend au contraire la forte actualité du feuilleton adapté avec Florence Seyvos et Julie

André pendant le confinement. « *Durant cette période, en Seine-Saint-Denis, on a vécu la débrouille à tous les étages et la solidarité intergénérationnelle. À travers cette pièce, j'ai eu envie de montrer cette capacité à s'auto organiser, quand les politiques défaillent. Oui, les solutions sont provisoires mais elles existent.*»

Comme toujours avec Julie Deliquet, le processus de création a tout autant compté que le résultat. Ici comme jamais, les acteurs, dont certains font leurs premiers pas sur scène, ont été au service de la dramaturgie plutôt que du parcours de leur personnage. Hanna Schygulla, actrice fétiche de Fassbinder et spectatrice le même jour que nous, a reconnu sur scène l'énergie et le sens du groupe du cinéaste frénétique mort à 37 ans. La solaire Marion fut l'un de ses premiers rôles, le tournage se déroulait dans une usine, et elle osait à peine porter la voix pour ne pas déranger les ouvriers qui travaillaient en même temps.

Anne Diatkine

Théâtre : *Huit heures ne font pas un jour* de Rainer Werner Fassbinder mes de Julie Deliquet

Publié le 6 octobre 2021

Julie Deliquet nous a proposé un spectacle magnifique, *Huit heures ne font pas un jour*, de Rainer Werner Fassbinder au Théâtre Gérard Philipe. S'agissant d'un *triptyque des années 70 à nos jours* elle nous convie à un premier volet présentant une délicieuse chronique familiale et ouvrière sur fond de changement des mentalités en RFA. Cette œuvre riche pleine d'humanité et d'énergie positive représente un bel hommage de son auteur à une classe ouvrière en pleine recomposition. Si le paysage ouvrier en RFA dans les années 70 représente la moitié de ses actifs, Fassbinder y a vu une évolution substantielle des syndicats dans l'appréhension de leur propre destin. Sillonnant le pays et se documentant sur l'organisation du travail et la productivité dans les usines, Fassbinder a créé une mini-série entre 1972 et 1973. De cet héritage militant et romanesque, Julie Deliquet s'en est emparée avec une belle réussite. Son adaptation sur scène est proprement hypnotique. Le déroulé de vie de cette famille avec ses tensions et ses particularités nous replonge dans cette époque où la femme post 68 a commencé à s'affirmer en rejetant la domination patriarcale. Ces années-là signent également l'engagement d'un syndicalisme libéré de ses carcans traditionnels en envisageant, loin s'en faut, une forme d'autogestion contrôlée en entreprise. Cet épisode crucial dénote d'un changement de rapports de force dans une société ouest-allemande en perpétuelle évolution. La France ne vivra pas la même expérience. Cette fresque prolétaire rend également hommage à l'accès à la dignité d'un troisième âge longtemps délaquifié.

L'histoire de la famille Krüger-Epp constitue une histoire ordinaire. Mais en ce quelle à de plus ordinaire, elle s'avère être l'archétype inspirant d'une famille prolétaire moyenne en Allemagne de l'Ouest. À travers leur vie, Fassbinder met en exergue les contradictions sociétale de l'époque propres au racisme et à la discrimination sociale interclasse.
Sur le plan social, les droits de la femme et de l'enfant deviennent des préoccupations importantes et légitimes appelant une réponse de la société. En adaptant ces thèmes à la scène, Julie Deliquet ressuscite de belle manière une époque où la cellule familiale, par sa cohésion et sa force d'entraide, disposait des moyens nécessaires pour surmonter ses difficultés avec joie et optimisme. Au fil du temps, ces derniers éléments se sont évanouis dans les multiples tentatives de remise en question des acquis sociaux, les clivages et les tentations populistes de certains. Les comédiens tous excellents, interprétant plusieurs rôles, ravivent avec brio cette belle époque où tout était possible.

Laurent Schteiner

Les Inrockuptibles
Arts & Scène

Huit Heures ne font pas un jour, la réjouissante première création de Julie Deliquet en tant que directrice du TGP

publié le 6 octobre 2021

© Pascal Victor/ArtComPress

Joyeux, optimiste et assumant sa force de vie et de travail, le monde ouvrier mis à l'honneur chez Rainer Werner Fassbinder et adapté par Julie Deliquet sape avec faconde tous les préjugés.

De Rainer Werner Fassbinder, on connaît l'œuvre filmique, subversive et politiquement radicale. Mais il est aussi l'auteur d'une série télévisée, *Huit Heures ne font pas un jour*, réalisée dans les années 1970, qui fit un tabac auprès du public et dans laquelle il relate les jours heureux et l'émancipation tous azimuts d'une famille ouvrière à Cologne.

En huit épisodes, on y suit le parcours de Jochen, de sa rencontre amoureuse avec Marion à ses luttes au sein de l'entreprise pour faire reconnaître la valeur du travail et la juste rémunération de ses employé·es, qui poussent le bouchon de leurs revendications jusqu'à l'autogestion. Chez les membres de la famille de Jochen, de sa grand-mère - rétive à tout ordre arbitraire et dotée d'un appétit de vivre féroce - à ses parents et à sa sœur, épouse maltraitée, ou à travers ses collègues, un seul mot d'ordre est audible : l'union fait la force.

Des ouvriers et ouvrières heureux·euses ? Maître·esses de leur destin, de leur outil de travail ? Des relations familiales et amicales où la confrontation, ou même le conflit, participent de l'épanouissement personnel ? Voir dans cette série une vision bisounours de la lutte des classes et de la société allemande des *seventies* est tentant. Et de l'ordre du réflexe, du préjugé basique, voire de l'autodéfense… Du reste, les critiques de l'époque n'ont pas manqué d'être acerbes.

UTOPIE OPTIMISTE

C'est pourtant cela, cette utopie optimiste, qui a séduit Julie Deliquet et qu'elle a décidé de monter en guise de création inaugurale au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, qu'elle dirige depuis plus d'un an, de confinement en confinement. Une quinzaine d'acteur·trices, de toutes générations, sont réuni·es sur le plateau où le décor unique, une salle de travail dans l'usine, se transforme en un tournemain et devient chambre, salle de détente ou de banquet.

Tout repose sur l'énergie sans faille des comédien·nes, la confiance qu'ils et elles font à leurs personnages pour dépasser leurs doutes, leurs craintes, leurs sales tendances à la violence, ou la soumission, ou le racisme… Mine de rien, c'est le portrait d'une société qui entend ne laisser personne sur le bas-côté que dressent Fassbinder autant que Julie Deliquet. Et c'est un acte, esthétique et politique, porté par une troupe formidable, qui redonne du courage après un si long temps d'arrêt au théâtre. Haut les cœurs !

Fabienne Arvers

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Huit heures ne font pas un jour, de Rainer Werner Fassbinder, mis en scène par Julie Deliquet au TGP, CDN de Saint-Denis

Publié le 6 octobre 2021

© Pascal Victor / Opale

Si ***Huit heures ne font pas un jour***, un lieu peut faire une existence, un lieu peut accomplir une vie. Lieu de vie en est d'ailleurs, selon moi, l'expression consacrée. Des casiers métalliques, des établis, des armoires, des douches collectives à la faïence blanche défraîchie, des panneaux dépareillés, un frigo blanc, des caisses de bières, quelques assises… : l'espace créé par Julie Deliquet et Zoé Pautet sur la scène du TGP s'offre au premier regard comme l'antichambre du monde du travail, à la fois entrepôt, vestiaire, espace de repos et d'échanges pour les équipes postées se relayant dans une usine.
Ce lieu, composite et pourtant si parfaitement identifié, nous y pénétrons spectateurs et acteurs comme par effraction dès l'ouverture de ***Huit heures ne font pas un jour***. Comme chez Tchekhov, on entend d'abord des voix hors champ : une foule de petits cris, de rires, de bousculades, de disputes joyeuses, une liesse bagarreuse. Puis débarque, cherchant refuge, tout ce petit monde trempé par la pluie : la famille Krüger-Epp rassemblée ce dimanche pour une fête d'anniversaire qui vient d'être interrompue par une averse dans un parc voisin. Dans cet espace de l'usine et du monde ouvrier, se tient une fête de famille. Dans un monde scindé se rejoignent alors des mondes séparés.

C'est toute la force de cette mise en scène pour le théâtre de la série télévisée éponyme de Rainer Werner Fassbinder : quand la série démultiplie les lieux, le théâtre de Julie Deliquet les convoque dans un lieu unique du début du spectacle à sa fin ultime. Ce choix conjugue vérité sociologique et justesse esthétique. Il y a dans les scènes de famille superposées à un tel espace comme la mise à jour littérale de structures sociales habituellement invisibles. Une permanence du lieu qui rend tangible la continuité des formes de violences et de dominations d'un monde à l'autre mais aussi des solidarités, des élans collectifs, des générosités. De l'usine à la famille.
Huit heures ne font pas un jour est l'adaptation pour la scène de cinq épisodes de la série télévisée que réalisa Fassbinder, diffusée en 1972. Fassbinder écrit à hauteur d'hommes et de femmes, à hauteur de leurs histoires, et non de l'Histoire, le parcours d'une famille et d'une équipe d'ouvriers. Avec le même stylo heureux et joueur, se donnant les moyens du feuilleton populaire, Fassbinder esquisse le jouissif récit des émancipations : ouvrière et féminine entre autres. La beauté de cette écriture est d'être par choix et non par naïveté résolument optimiste, de narrer une succession de conquêtes sociales et sociétales avec la même agilité et lumineuse simplicité que celle d'un roman d'aventure dont les héros seraient ici ceux d'un quotidien prolétaire.

Huit heures ne font pas un jour est trempé de cette tendresse qu'il leur porte, soulevé par une vigoureuse et ferme espérance. De cette galerie de personnages comme autant de caractères, naît une histoire animée et portée par ces seules petites gens. Pour une fois, grâce à Fassbinder, dans une sorte d'utopie bienfaitrice et réparatrice, ce seraient eux tous qui écriraient le récit de nos luttes à mener.
Au-delà ou à cause de son écriture feuilletonesque, par le miroir même grossier que cette petite société d'hommes et de femmes constitue, par nos attentes passées, nos désirs déçus et nos espoirs jamais abandonnés, ***Huit heures ne font pas un jour*** trouve en chacun des spectateurs le chemin d'une biographie collective rêvée. ***Huit heures ne font pas un jour*** n'est peut-être pas si éloignée du livre *Les Années*
d'Annie Ernaux.

La troupe dirigée par Julie Deliquet est d'une évidence incroyable dans cette entreprise, ce sont eux les maîtres de l'horloge faisant fuser les répliques avec la précision d'un Feydeau, faisant mouche sans trahir une écriture collective profondément organique et incarnée. Leurs troubles, leurs colères, leurs émois, leurs folies sont leurs beautés. Avec eux, Julie Deliquet réussit l'impossible : convoquer le passé sans jamais sombrer dans la nostalgie. C'est ici et maintenant. C'est la puissance du théâtre !

Nicolas Thevenot

© Pascal Victor / Opale

LE FIGARO

Au Théâtre Gérard Philipe, l'usine en habits de fête pour *Huit heures ne font pas un jour*

Publié le 4 octobre 2021

La pièce de théâtre *Huit heures ne font pas un jour*, de Rainer Werner Fassbinder, mise en scène par Julie Deliquet au Théâtre Gérard Philipe. *Pascal VICTOR/ArtComPress via Leemage*

CRITIQUE – Julie Deliquet adapte en virtuose au théâtre la chronique familiale et série télévisée à succès de Rainer Werner Fassbinder.

Une famille débarque dans un joyeux brouhaha, les bras chargés de paquets, elle vient célébrer l'anniversaire de « Mamie » (Évelyne Didi grandiose) dans l'usine d'outillage où travaillent son fils Wolf (Éric Charon, un air de Woody Allen) et son petit-fils Jochen (Mikaël Treguer). Marion (Ambre Febvre), la petite amie de ce dernier les rejoint. L'ambiance est à la fête, la grand-mère est un personnage fantasque, ses proches sont prolixes et le schnaps coule à flots. Mais les retrouvailles font aussi ressurgir les mésententes, les non-dits entre les générations et également les difficultés latentes des ouvriers confrontés à leurs employés.

Une nouvelle fois, Julie Deliquet s'empare d'une fiction, ici *Huit heures ne font pas un jour*, le feuilleton allemand de Rainer Werner Fassbinder (1945-1982) pour parler du monde du travail, de lutte sociale et immerger le public au cœur d'une tribu haute en couleur, mais proche du spectateur.

COMÉDIENS IMPECCABLES

En accord avec le traducteur du texte Laurent Muhleisen (Éditions de l'Arche), elle a conservé la période des années 1970 pour donner un aspect universel aux thématiques traitées avec, en pôle position, la solidarité. Après moult débats, pour chacun des protagonistes, l'intérêt du collectif domine sur le personnel, un sentiment de solidarité, de fraternité et l'amour, quel qu'il soit, l'emportent sur la tentation du pouvoir et de l'égoïsme. Et une fois n'est pas coutume chez Fassbinder, l'optimisme est de mise et le message passe avec humour.

Comme pour *Un conte de Noël* magnifiquement adapté du film d'Arnaud Desplechin, Julie Deliquet s'appuie sur une troupe talentueuse qu'elle entraîne à sa suite avec une aisance bluffante. Les comédiens (13 au total) sont impeccables, ils jouent souvent plusieurs rôles, se métamorphosent sur le plateau comme par magie. La directrice du Théâtre Gérard Philipe réussit à faire toucher du doigt la réalité d'un monde pas tout à fait disparu. Après trois heures en leur compagnie, le public sort avec l'impression d'avoir agrandi sa propre famille.

Nathalie Simon

Théâtral magazine.com

HUIT HEURES NE FONT PAS UN JOUR – C'est la lutte joyeuse !

Publié le 4 octobre 2021

© Pascale Fournier / TGP

L'esprit de Woody Allen souffle sur cette famille d'ouvriers allemands. La grand-mère Luise (Évelyne Didi) vante la disponibilité de son amant (Christian Drillaud) et les bienfaits du schnaps. Wolf (Éric Charon) qui travaille dans une usine d'outillage avec son rejeton Jochen (Mikaël Treguer) le voit tomber amoureux d'une jeune fille (Ambre Febvre). Un cœur solitaire cherche sa moitié, un autre subit les violences de son mari. Mais comme Guillaume Apollinaire, la smala pourrait dire que *La joie venait toujours après la peine*. Julie Deliquet qui s'est déjà illustrée avec *Un conte de Noël*, une adaptation ambitieuse du film d'Arnaud Desplechin est passée maître dans l'art de transposer la fiction au théâtre. Elle le prouve une fois encore en revisitant *Huit heures ne font pas un jour*, d'après la série télévisée que Rainer Werner Fassbinder a réalisée à 27 ans. Le quotidien d'une tribu exemplaire des années 70 témoigne de l'idéal du réalisateur qui imagine un monde meilleur où régneraient fraternité et solidarité. Évoquant en passant la condition des femmes. Il serait réjoui par ce spectacle composé de cinq épisodes dans la traduction de Laurent Mulheisen. *Il y a des moments formidables*, constate Wolf. Pendant les trois heures de représentation (dont dix minutes d'entracte), il y en a beaucoup. Julie Deliquet est une chef de troupe hors pair, ses treize comédiens jouent leur partition avec allant et talent. Sa première création comme directrice du Théâtre Gérard Philipe est à voir absolument.

Nathalie Simon

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

Julie Deliquet met Fassbinder à la fête

Publié le 3 octobre 2021

Pour sa première création en tant que directrice du Théâtre Gérard Philipe, la metteuse en scène s'empare de *Huit heures ne font pas un jour* du réalisateur et dramaturge allemand avec l'intelligence, la finesse et la foi dans le collectif qui, toujours, la caractérisent.

Photo Pascal Victor/Opale

Qu'il est étonnant de croiser la route de ce Fassbinder là - dont on pouvait douter qu'il puisse exister -, d'un auteur jovial et résolument optimiste, ayant foi en ses semblables et dans la force du collectif. Au cœur de son œuvre plutôt sombre, *Huit heures ne font pas un jour* occupe, en réalité, une place à part. Résultat d'une commande de la chaîne régionale allemande WDR passée au début des années 1970, elle est, avant tout, une série télévisée, un feuilleton comme on les appelait alors, destinée à un large public. Plus habitué, à l'époque, à s'adresser aux bourgeois des salles de théâtre qu'aux masses téléspectatrices, Fassbinder s'est donc mis à la hauteur des préoccupations du plus grand nombre et a eu l'audace de placer le monde ouvrier au premier plan de son action. Une démarche inédite, loin, très loin, d'être innocente.

Car la famille Krüger-Epp est faite de ce bois là. Sur trois générations, ses membres sont tous des représentants typiques de la classe populaire, de la couche laborieuse de cette Allemagne des *seventies*. À partir de l'anniversaire de la grand-mère Luise, Fassbinder suit leur quotidien, leur devenir, et plus particulièrement l'histoire d'amour de Jochen et Marion qui viennent tout juste de se rencontrer. Loin de se contenter du cocon familial, le réalisateur allemand opère un inhabituel mélange entre les sphères personnelle et professionnelle, celle de l'usine, comme si l'une n'allait pas sans l'autre, comme si l'une matriçait l'autre, et inversement. À travers cette fresque, il donne à apprécier, sans jamais sombrer dans le misérabilisme, les difficultés quotidiennes de cette famille, mais aussi les tendances de fond plus sourdes, plus lourdes, qui bousculent la société, et les Krüger-Epp avec elle, tels le mépris de classe, la xénophobie ou encore la volonté émancipatrice des femmes qui n'est pas sans rester en travers de la gorge de certains membres de la gent masculine qui, en réponse, tombent dans la violence conjugale.

Malgré ces obstacles, tout réussit, ou presque, à ce gentil clan. Dès qu'un problème se pose, Fassbinder le règle en moins de temps qu'il ne faut pour le dire - ce qui, au moment de la sortie de la série, lui avait été reproché par ses détracteurs. C'est que, dans l'immédiat-après 1968, l'auteur a un message politique à faire passer - il est vrai, parfois, à gros traits - au peuple : celui de la force de l'intelligence collective et de la solidarité qui, bien armées, peuvent soulever toutes les montagnes et renverser tous les rapports de forces. Dans une période pourtant marquée par la guerre froide, par l'affrontement bloc contre bloc, les idéaux et l'idéologie ne sont jamais, chez lui, le berceau des actes, mais ce sont bien ces derniers qui, réalisés en groupe, génèrent des solutions et donc des idées. Une logique intellectuelle qui ne pouvait qu'aller comme un gant à Julie Deliquet qui, depuis ses débuts, démontre la force du collectif théâtral au plateau.

Aux commandes des épisodes 1 à 5 - les seuls à avoir été tournés sur les huit écrits par Fassbinder -, la metteuse en scène transforme cette utopie en marche en un long plan-séquence à la fluidité remarquable d'intelligence et de finesse. Ils sont peu nombreux les artistes capables, comme elle, de faire montre d'une telle maîtrise de la dramaturgie et de la scène, d'emporter le spectacle dans un seul et unique mouvement qui jamais ne s'interrompt. À ce titre, la scénographie est astucieuse, à la fois suffisamment déterminée et indéterminée pour être en mesure de symboliser, sans que cela ne jure, un appartement, un vestiaire d'usine ou une salle des fêtes pour un mariage. Pour signifier un changement de lieu, elle joue sur les costumes, les maquillages et les coiffures des comédiens qui alternent entre plusieurs rôles, sans même, parfois, que l'on s'en aperçoive, comme lors de la transition bluffante entre les épisodes 4 et 5.

Si la metteuse en scène place résolument sa pièce dans une esthétique très années 1970 - pantalons pattes d'eph' et lunettes géantes faisant foi -, elle cherche aussi, comme toujours, à la conjuguer au présent, à transformer l'Histoire en immédiat. Face à cette épreuve, de laquelle ils sont coutumiers, ses fidèles comédiens se montrent, en tous points, et comme à leur habitude, étincelants, et ne feront que gagner, au fil des représentations, en intensité. Avec eux, la balle théâtrale ne retombe jamais, grâce à une dynamique de troupe qui n'écrase pas pour autant les partitions individuelles, à commencer par celle d'Évelyne Didi, grand-mère piquante à souhait. Tout dans ce spectacle brille de facilité et d'aisance alors que tout est, à l'inverse, le résultat d'un travail de fourmi et de titan. Il paraît qu'il s'agit là de l'une des marques de fabrique des grands.

Vincent Bouquet - www.sceneweb.fr

ARTS MOUVANTS

CHRONIQUES DE SPECTACLES VIVANTS

Huit heures ne font pas un jour de Fassbinder m.e.s. Julie Deliquet

Publié le 3 octobre 2021

Jamais trois heures de théâtre ne seront passées aussi vite. De la mini série de Rainer Werner Fassbinder en cinq épisodes, diffusée en 1972, Julie Deliquet en extrait un moment de vie où tout semble se jouer là, maintenant, sur le plateau. Les acteurs mangent, se douchent, se recoiffent, s'invectivent, ils vivent et on en oublie qu'ils jouent.

Julie Deliquet fait naître dans chaque détail, chaque dialogue, cette double sensation de la finesse et du mordant. *Huit heures ne font pas un jour* déconstruit les préjugés de la classe moyenne envers la classe ouvrière et décortique le monde du travail ouvrier. L'usine devient le lieu de la catharsis où tout se joue, tout se passe. Elle est le cœur de la pièce, le cœur de la vie des ouvriers.

L'espace scénique se repartit entre le bureau du contremaître, la cuisine, les douches, l'espace de travail, la chambre de repos, les toilettes et les vestiaires. Chacun évolue d'une pièce à l'autre et notre regard se perd dans cette vie qui foisonne sous nos yeux. Le texte tourne autour de la question de l'organisation du travail, d'amour et de bonheur. Tout est lié.
Ici les femmes ne sont ni hystériques, ni mariées, ni enceintes, elles se veulent libres et entreprenantes.

Le champ lexical de l'usine, le comité d'entreprise, le profit, se mêle aux mots de la vie, au besoin, à l'envie.

D'un esprit positif, les ouvriers vivent le monde de l'usine en essayant toujours de le déconstruire et d'envisager le travail autrement. Ils luttent sans violence, avec tous leurs espoirs et en tenant compte des aspérités de chacun.

Julie Deliquet et sa troupe de comédiens nous offrent un moment jubilatoire où le théâtre et la vie ne font plus qu'un. L'œuvre engagée et militante est une véritable épopée solidaire et familiale, interprétée avec une énergie et un humour communicatifs et un souffle optimiste.

hottello

Huit heures ne font pas un jour de Rainer Werner Fassbinder, traduction de Laurent Muhleisen (L'Arche), mise en scène de Julie Deliquet.

Publié le 3 octobre 2021

Crédit photo : Pascal Victor/Opale

Huit heures ne font pas un jour de Rainer Werner Fassbinder, épisodes 1 à 5, traduction de Laurent Muhleisen (L'Arche), version scénique de Julie André, Julie Deliquet, Florence Seyvos, mise en scène de Julie Deliquet.

Jouer sur le réel et la fiction mêlés, déjouer un réalisme triste un peu *cheap*, au profit d'un air de conte réinventé pour affronter en échange ce que Julie Deliquet, metteuse en scène et directrice du TGP, centre dramatique national de Saint-Denis -, nomme une « déréalisation enjouée », à la façon de Jacques Demy - méli-mélo de théâtre quotidien et de répliques brechtiennes libérées.

Tel est le monde de l'artiste allemand contemporain, Rainer Werner Fassbinder (1945-1982), icône avant-gardiste d'émancipation dans sa vision dévoilée des rapports de domination sociale, économique et sexuelle, bouleversant un certain académisme du théâtre et du cinéma, poussant le geste esthétique jusqu'à frayer avec la série télévisée - possibilité qui lui permet d'œuvrer et d'inventer-, considérée comme un genre mineur, précise Claire Stavaux, éditrice à L'Arche qui publie les huit épisodes de

Huit heures ne font pas un jour - traduction de Laurent Mulheisen.
Fassbinder est le réalisateur le plus anticonformiste et controversé d'après-guerre, réalisant plus de quarante films pour le cinéma et la télévision, des œuvres qui dérangent et fascinent toujours.

Série culte dont les cinq premiers épisodes furent diffusés à la télévision allemande d'octobre 1972 à mars 1973, *Huit heures ne font pas un jour* est une fresque familiale sur le monde ouvrier, joyeuse et subversive, décrivant le quotidien d'une famille de la classe ouvrière en Allemagne de l'Ouest, entre utopie prolétaire et anticonformisme culturel des années 70. Un bol d'air pour les public des années 2020 qui regarde les *seventies* avec nostalgie, l'ère des promesses possibles.
L'auteur aborde les revendications sociales et le syndicalisme ouvrier, le désir d'émancipation des femmes par le travail, l'opportunisme insidieux de la presse, le désir amoureux des personnes âgées, la question du racisme quotidien dans l'Allemagne des années 1970, l'essor du consumérisme à l'heure de l'ouverture de l'Allemagne de l'Ouest au libéralisme occidental.

Loin du documentaire social, la démarche fictionnelle que revendique Fassbinder, force le trait optimiste pour donner de l'espoir et renseigner - témoignage à la fois imaginé et pragmatique - sur le pouvoir de l'action collective et la force de la solidarité. (Quatrième de couverture).

Est épinglée la violence dans le monde du travail comme dans l'intimité du couple ou de la famille. Claire Stavaux met avant cette capacité du politique qui émerge au détour d'une réflexion, d'une moquerie, d'une indignation, d'un écart de point de vue. Nul récit de lutte des classes ici, mais l'éveil d'une pensée critique au coeur des mécanismes d'aliénation. Pensée qui jaillit dans la « dispute » - cet écart de perception de l'un à l'autre lancé et joué à travers une formule brutale ou ciselée. Vitalité des voix dans cet éclatement de points de vue - échange et dialectique.

Les situations familiales et professionnelles du monde ouvrier de *Huit heures ne font pas un jour* se développent dans la durée et sur plusieurs axes - vie privée et vie professionnelle des protagonistes - , donnant à voir pour la première fois des prolétaires maîtres de leur propre destin.
Julie Deliquet a réussi un beau et vrai théâtre populaire comme on n'en fait plus, tenant en haleine le public d'une salle qui se sent d'emblée directement concerné par cette vie en suspens qui va sur la scène, dans ces années 1970, reconnaissant des enjeux toujours à réactualiser, au-delà des changements de mentalité et des acquis à réactualiser encore et toujours, cinquante ans plus tard.

La grand-mère fantasque que joue Evelyne Didi avec facétie et gourmandise pose l'esprit des lieux. Ses enfants et petits-enfants dessinent un univers qui se décale de cette inconscience. Le petit-fils Jochen, ouvrier toujours prêt à lutter pour plus de justice sociale, rencontre Marion, jeune femme moderne et émancipée qui travaille dans un journal local : ils rencontrent l'amour.

Et, dans ce même optimisme, cette même trajectoire heureuse, se dessinent les destins de leurs familles, collègues et amis. Les collègues ouvriers de Jochen et la grande amie de Marion apportent tous leur part d'humanité à ce chœur vivant d'existences diverses et semblables.

La fresque prolétaire ne se complaît jamais dans le misérabilisme, elle reste active et dynamique, pensant l'auto-gestion en entreprise et la défense ouvrière, promouvant l'émancipation féminine, la dignité du troisième âge et le droit de l'enfant. Dans l'espoir de la résolution des conflits par la mobilisation éclairée des personnages fassbindériens pour les rendre maîtres de leur destin.

Jochen évoque un vrai programme pour l'entreprise que lui et ses collègues vont tenter de faire passer. Son père dubitatif lui demande ce qu'il contient, et le fils lui répond : « *Oh des broutilles comme les toilettes, ce genre de trucs, c'est un des points. Ensuite, on veut pouvoir discuter de l'agencement des machines, la façon dont elles sont montées les unes par rapport aux autres, mais surtout du type de machines qu'il faut acheter. Parce qu'au fond, là, on a une expérience qu'un ingénieur n'a pas. Ensuite - et ça c'est le point le plus important - on veut pouvoir organiser nous-mêmes notre travail.* » Le père, abasourdi, n'y croit pas et traite la proposition de blague. Reconsidération et sauvegarde de l'aristocratie ouvrière qui semblait tout à fait disparue.

Les acteurs passent d'un personnage à l'autre, de la sphère privée et familiale à la sphère extérieure et citoyenne par le bais de la scénographie étudiée de Julie Deliquet et Zoé Pautet, espace impersonnel d'usine désaffectée avec ses vestiaires et ses douches, ses toilettes élémentaires, et le bureau du contre-maître, un décor de bric et de brocante, un patchwork de panneaux récupérés aux papiers déchirés où toute vision de réajustement moderne est éludée.

Et toujours, dans ce même espace reconsidéré, s'invitent sur la scène les tables conviviales des fêtes et des anniversaires, des mariages et autres occasions joyeuses de se retrouver, parler et échanger, sous les chansons du temps - *Something* des Beatles, *Harvest* de Neil Young et autres.

Avec un collectif de comédiens entièrement portés par ce bel esprit de troupe chorale dont le spectateur salue l'engagement, la chaleur, le désir de partage et d'un « vivre ensemble » dans le respect de l'autre : Lina Alsayed, Julie André, Éric Charon, Christian Drillaud, Olivier Faliez, Ambre Febvre, Zakariya Gouram, Brahim Koutari, Agnès Ramy, David Seigneur, Mikaël Treguer, Hélène Viviès, et les enfants en alternance, Paula Achache, Stella Fabrizy Perrin et Nina Hammiche.

Un rêve réhabilité sur la scène pour la foi en des lendemains qui chantent...mieux qu'aujourd'hui.

Véronique Hotte

MEDIAPART

Rainer Werner Fassbinder et Julie Deliquet : une rencontre au sommet

publié le 2 octobre 2021

Nouvelle directrice du TGP de Saint Denis, Julie Deliquet signe *Huit heures ne font pas un jour* de Rainer Werner Fassbinder, une œuvre jusqu'alors non traduite. Une saga magnifique au cœur du monde ouvrier où l'utopie et la lutte, l'humour et l'amour s'épaulent, où les quatorze actrices et acteurs réunis forment une formidable troupe. On rit, on rage, on rêve. Quel bonheur !

scène de *Huit heures ne font pas un jour* © Photo Pascal Victor/Opale

C'est Claire Stavaux, la jeune et dynamique directrice des éditions de l'Arche qui a parlé à Julie Deliquet de ce texte méconnu (en France) de Fassbinder *Huit heures ne font pas un jour*, une série écrite et réalisée (en partie, 5 épisodes sur 8) pour une chaîne de télévision allemande et qui connut à l'époque (début des années 70) un beau succès. Le texte, traduit par Laurent Muhleisen, paraît

ces jours-ci à l'Arche pour accompagner le spectacle de Julie Deliquet qui s'en tient aux cinq premiers épisodes (ceux filmés par Fassbinder). Le volume, plus de trois cents pages, va jusqu'au huitième et dernier épisode écrit. Une plongée dans la vie ouvrière, côté privé et côté boulot, que Julie Deliquet entrelace avec la complicité de Julie André et Florence Seyvos pour la version scénique du texte, Zoé Pautet pour la scénographie, Pascale Fournier et Richard Sandra pour la collaboration artistique.

Et je m'en voudrais d'attendre pour citer les quatorze actrices et acteurs qui portent haut et fort cette aventure collective à la mise en scène revendiquée. Plusieurs sont membres du collectif In vitro, la compagnie dirigée par Julie Deliquet (Julie André, Éric Charon, Olivier Faliez, Agnès Ramy, David Seigneur, Hélène Viviès) riche en beaux souvenirs. D'autres sont issus d'une promotion de l'école de Saint-Etienne dont Julie Deliquet a été la marraine (Lina Alsayed, Ambre Febvre, Brahim Koutari, Mikaël Treguer). Enfin y figurent des comédiens qui ont roulé leur bosse comme Christian Drillaud ou Zakariya Gouram. *Last but not least*, Évelyne Didi (Théâtre éclaté d'Annecy auprès d'Alain Françon, riches années Jean-Pierre Vincent au TNS, proche de Matthias Langhoff, etc.) qui, dans le rôle de Luise (dont on fête les soixante ans) , est comme la mascotte du spectacle, son bienveillant porte-bonheur, portant allégement, au-delà des luttes et des disputes, une vision tonique de l'art de vivre ensemble, bénissant de son sourire le couple qui se forme sous nos yeux entre Jochen et Marion, veillant à maintenir à flot le joyeux et frondeur humanisme qui innerve la soirée, trois heures durant (bref entracte) sans le moindre temps mort.

Les sphères familiales, amoureuses, amicales et ouvrières se mêlent. On oscille entre vie personnelle et vie professionnelle. Kâthe (Julie André), la fille de Luise est mariée avec l'ouvrier râleur de l'usine Wolf (Eric Charon), ils ont deux enfants Jochen (Mikael Treguer) et Monika (Lina Alsayed) laquelle a épousé Harald (Olivier Faliez) ; tante Klara (Hélène Viviès) est l'autre fille de Luise ; Marion (Ambre Febvre) devient, sous nos yeux, la petite amie de Jochen, Manfred (Brahim Koutari) est le meilleur ami de ce dernier et son collègue à l'usine, il est aussi un amour de jeunesse de Monika ; Irmgarg (Agnès Ramy) est une collègue de bureau (petites annonces) et amie de Marion ; Franz (David Seigneur) est l'ouvrier qui, encouragé et soutenu par ses camarades deviendra contremaître; Grégor (Christian Drillaud) est le vieil amant souffreteux de Luise. Enfin intervient aussi une enfant, Sylvia (plusieurs se relaient de soir en soir), fille de Monika et Harald. A tout le moins, trois générations.

Ce *listing*, un peu fastidieux à l'écrit, est fluide et on ne peut plus lisible à la scène. Notons en passant le beau travail des costumes signés Julie Scobeltzine. La série de Fassbinder comporte une cinquantaine de personnages, Deliquet s'en tient à une vingtaine. Tout cela façonne un nuancier d'êtres humains loin des personnages réduits à quelques traits avec lesquels se contentent nombre d'auteurs dès qu'ils entendent mettre en scène des ouvriers et des émigrés. Au demeurant, on serait bien en peine de trouver une telle série sur les chaînes françaises et en Allemagne, elle reste une exception. Elle n'avait jamais, outre Rhin, et ailleurs, fait l'objet d'une adaptation théâtrale, c'est donc à une première mondiale à laquelle nous assistons au TGP.

La scénographie active ces perpétuels passages entre les appartement et l'usine, les cabinets et la rue, le coin douche à l'usine et le coin chambre, l'espace centrale pouvant tout à tour celui de l'usine où on se réunit pour discuter et celui des fêtes, l'anniversaire de Luise et plus tard le mariage de Jochen et Marion. Les scènes collectives dominent mais la scénographies comme le texte de Fassbinder offrent des flashes d'intimité salutaires.

scène de "Huit heures ne font pas un jour" © Photo Pascal Victor/Opale

Si la question de la suppression possible d'une prime de rendement crispe les ouvriers de l'usine et met en lumière leur dissension, ils ne campent jamais dans des positions classiques (grève, débrayage) qu'auraient proposé les syndicats (ils sont inexistants ou hors champ comme dans *7 minutes* la pièce de Massini, lire ici). Ils optent pour de petits sabotages, mettent au point un système inventif d'organisation du travail ou poussent à ce que l'un d'eux devienne, leur contremaître. On pense à ces rêves d'autogestion en vogue dans ces années là, Lipp and co.. Dans la sphère privée les femmes s'émancipent, mais le machisme bande encore orgueilleusement et met à mal certains couples lesquels se font, se défont ou se rabibochent. A la recherche d'appartement ou au déménagement de certains correspond le changement d'emplacement imminent pour l'usine. L'interface est constant et donne son rythme binaire à la représentation où la femme n'est ni l'avenir ni la chose de l'homme, mais son égal et quand ce n'est pas le cas , le couple tend à vaciller. L' homme, la femme, le monde sont transformables nous dit Fassbinder nullement dupe de sa volontariste naïveté. Fassbinder aime aussi illustrer le vieux tube de la classe ou ouvrière « l'union fait la force » (qui engendrera plus tard le « tous ensemble ») que cela soit au sein de l'entreprise ou à l'heure de récupérer une bibliothèques désaffectée pour, sans autorisation, en faire une garderie pour enfants sous l'impulsion de la vieille Luise, toujours à l'affût.

Pour finir, saluons le travail de mise en scène et de direction d'acteur de la phénoménale Julie Deliquet. A la fois cheffe d'entreprise, de bande et de troupe, patronne et copine, brasseuse d'utopie et amoureuse du petit détail qui fait vibrer les cœurs les plus endurcis. Son aventure à la tête du Théâtre Gérard Philipe de Saint Denis, retardée par le Covid, commence par un bel éblouissement.

Jean-Pierre THIBAUDAT

Les Echos.fr

La classe ouvrière va au paradis

SPECTACLE – Au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, Julie Deliquet adapte avec brio la série télé *Huit heures ne font pas un jour* réalisée par Rainer Werner Fassbinder en 1972. Une chronique familiale et ouvrière portée par un optimisme et un humour ravageurs. Les comédien (ne) s, Evelyne Didi en tête, rivalisent de naturel et d'énergie. Trois heures de théâtre qu'on ne voit pas passer, comme la vie.

Publié le 1er octobre 2021

Mamie Luise (Évelyne Didi), survoltée, fête son anniversaire. (© Pascal Victor/ArtComPress/Opale)

Dans la famille Krüger-Epp, c'est Mamie Luise qui donne le ton. Nouvellement fiancée à un senior affable, elle fête son anniversaire en famille et au schnaps, multipliant les provocs (à destination de son gendre) et les projets : création d'une association pour la gratuité des transports de Cologne, ouverture d'une garderie d'enfants clandestin… Ça boit, ça rigole, ça se houspille et ça part en vrille, juste après le gâteau.

Huit heures ne font pas un jour démarre dans la frénésie et les rires au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). Le public, qui connaît de Fassbinder *Les Larmes amères de Petra von Kant* ou *Le Mariage de Maria Braun*, a du mal à reconnaître la patte du cinéaste et dramaturge allemand dans cette joyeuse sitcom datant de 1972, adaptée à la scène par Julie Deliquet. Pourtant, dans cette chronique familiale et ouvrière endiablée, s'exprime en mode optimiste toute sa pensée rebelle et humaniste.

Bonne pioche, donc, de la nouvelle directrice du TGP, qui met son talent d'adaptatrice et de directrice d'acteurs au service d'une comédie humaine,
« vintage » sans doute, mais riche de leçons pour le présent. Julie Deliquet a condensé cinq des huit épisodes (les trois derniers n'ont jamais été réalisés) de cette série qui avait fait le buzz à la télé allemande.

Le fil rouge est l'histoire d'amour entre Jochen, le fils de la famille, ouvrier, et Marion, jeune fille émancipée, travaillant aux petites annonces d'un journal local. Leur coup de foudre, qui débouchera sur un mariage, provoque des réactions en chaîne : d'autres « *love affairs* » dans leur entourage et une nouvelle façon d'aborder le travail, les luttes à l'usine.

Le décor, stylisé, figure alternativement l'usine et le foyer familial. On passe de la chronique ouvrière à la comédie sentimentale sans crier gare. Au gré des dialogues incisifs sont abordées les sujets de l'union libre, de la violence conjugale, de la fin de vie, du racisme, du mépris de classe, de l'autogestion… Dans *Huit heures ne font pas un jour*, la famille s'ouvre et les luttes sociales paient.

CONTE DE FÉES SOCIAL

C'est un conte de fées social volontariste, en mode burlesque, qui nous est proposé. De la part d'un auteur qui mania si bien le tragique, c'est plutôt revigorant. Julie Deliquet orchestre une grande fête théâtrale, où les comédiens s'en donnent littéralement à cœur joie, entraînés par une Mamie Evelyne Didi déchaînée.

Difficile de résister à ce jeu naturel flirtant sans cesse avec l'impro. Trois heures (avec un petit entracte), c'est court quand on a sans cesse le sourire aux lèvres et l'envie que la série continue pour mieux nous rappeler comment changer le monde.

Le mariage, très arrosé, de Marion et Jochen. © Pascal Victor/ArtComPress/Opale

Philippe Chevilley